

## Bulletin d'histoire politique

**B. Gagnon, La philosophie morale et politique de Charles Taylor, Québec, Presses de l'Université Laval, collection Mercure du Nord, 2002**

Geneviève Nootens



Volume 12, numéro 1, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060666ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060666ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique  
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nootens, G. (2003). Compte rendu de [B. Gagnon, La philosophie morale et politique de Charles Taylor, Québec, Presses de l'Université Laval, collection Mercure du Nord, 2002]. *Bulletin d'histoire politique*, 12(1), 249–251.  
<https://doi.org/10.7202/1060666ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

B. Gagnon, *La philosophie morale et politique de Charles Taylor*, Québec, Presses de l'Université Laval, collection Mercure du Nord, 2002.

L'œuvre de Taylor est abordée ici comme un humanisme reposant sur la diversité et l'universalité. C'est dans cet humanisme (qui s'appuie à la fois sur la validité des essences morales et sur l'authenticité du sujet) que se trouverait la complémentarité du moi et du nous, et par conséquent la réponse au « qui suis-je ? » caractéristique du moderne ayant rompu avec la tradition. Les sources du bien ne sont pas des vérités morales extrinsèques à notre identité puisqu'elles dépendent de l'articulation qu'en donnent les êtres humains. Mais elles ne se réduisent pas pour autant à la simple subjectivité de l'agent. Cet « essentialisme existentiel », suivant l'expression de Gagnon, permet la reconnaissance de la force expressive des subjectivités humaines, tout en donnant à ces expressions un ancrage dans les réalités morales. C'est sur fond de cette double thèse que reposerait la relation entre identité et moralité chez Taylor, et qu'il faut comprendre son « réalisme moral ».

Selon Gagnon, ce n'est pas dans les facettes phénoménologique, transcendante et langagière de l'identité morale que se résout la quête du principe de validité morale qui transcende les contextes particuliers, mais bien dans l'essence de l'être humain et la nécessaire rencontre avec l'autre comme un semblable. Ni l'argumentation transcendante, ni la prémisse anthropologique de l'activité, ni la philosophie du langage ne peuvent, selon Gagnon, supporter la thèse d'une subjectivité capable de dégager une moralité significative dont la réalité transcende le moi. « La contradiction entre vérité (pour laquelle l'universalité exige une référence au-delà des différences) et identité (qui prend nécessairement une forme particulière) n'est surmontée qu'en posant l'hypothèse d'une nature humaine authentique et communément orientée vers des biens supérieurs, mais dont l'expression (universelle) s'incarne nécessairement dans une réalité plurale » (p. 144-145). Le fait que le sujet soit nécessairement engagé et accède à l'horizon moral par le biais d'un langage (au sens large) supporte la thèse de la dimension éthique de la communauté. Non pas que cette dernière dispose d'une validité morale intrinsèque *a priori*; mais les valeurs sont liées à la compréhension que les agents ont collectivement d'eux-mêmes, et les pratiques sociales dévoilent « une relation des agents à une sphère de significations ou de réalités qui transcendent le caractère immédiat de ces pratiques » (p. 230). Ce qui se manifeste à travers l'expérience collective doit être compris comme un partage entre subjectivités différenciées (p. 233). La relation

entre le moi et l'autre s'incarne dans des pratiques et institutions sociales, et la communauté (de discours) constitue un préalable à la conscience de soi (p. 260). La communauté démocratique se justifie ici en tant qu'elle permet « de réaliser une reconnaissance authentique des identités » (p. 258); cette reconnaissance s'étend, chez Taylor, aux distinctions culturelles. Mais la justification des valeurs fondamentales de la communauté ne repose pas sur un principe culturel; elle dépend d'un principe transcendantal (sic). L'autonomie est ainsi « inséparable de son exercice réel dans une communauté politique » (p. 261).

Gagnon souligne à raison que l'une des difficultés fondamentales posée par la théorie taylorienne réside dans la quête de la conciliation de l'autonomie moderne et de la référence à des sources morales. L'ouvrage semble en fait destiné à défendre la modernité de l'argument de Taylor, et à éclaircir pour ce faire la question du statut des sources morales, qui constitue l'un des nœuds de l'œuvre de Taylor. La structure de l'ouvrage permet cependant difficilement d'avoir une vision claire de l'argument de Taylor. Trois éléments contribuent à ce manque de clarté: Gagnon choisit de faire une exégèse (1), doublée dans la première partie d'un découpage chronologique dont on voit mal l'utilité (2), et écarte un peu rapidement les critiques sérieuses faites à Taylor par (notamment) Weinstock, Tully et Flanagan (3). Aucun schéma argumentatif précis ne permet par ailleurs au lecteur de se situer au fil du développement.

D'autre part, certains éléments de l'œuvre de Taylor qui auraient pu contribuer davantage à défendre la thèse demeurent dans l'ombre. Ainsi, Gagnon insiste peu sur le fait que pour Taylor la modernité, avec son accent sur le sujet comme porteur actif de droits, représente explicitement un gain épistémique. Par ailleurs, il n'accorde pas assez d'importance au fait que les évaluations fortes constituent des jugements: elles articulent notre sens que quelque chose a de la valeur, de l'importance et permettent ainsi d'établir une hiérarchie des biens et des motivations. C'est à ce niveau que se produit la convergence entre le langage subjectif des valeurs et le langage objectif des choses (pour emprunter les termes de D. Lenihan). Ces évaluations ne sont pas choisies, puisqu'elles articulent notre sens que quelque chose a de la valeur, mais elles ne sont pas non plus la simple description d'un objet indépendant car l'objet lui-même change avec l'articulation. Si les sentiments exercent ici une fonction cognitive (ce sont eux qui nous donnent accès à la signification de l'expérience), ils ne sont pas le jugement lui-même; celui-ci repose sur l'articulation et se cristallise dans l'évaluation forte. Il me semble que c'est précisément à ce niveau que Taylor réintroduit l'écart entre le jugement moral et son objet. Gagnon pose la distance critique au niveau des conditions d'intelligibilité de l'action, mais c'est plutôt

au niveau des conditions du raisonnement pratique qu'il faut la rechercher, à mon sens (bien que les deux niveaux soient évidemment étroitement liés). Sur le plan social, le raisonnement pratique doit compter avec deux types de biens, soit les biens inhérents aux pratiques sociales et les biens qui les transcendent. Notre compréhension morale se meut entre ces deux pôles, et c'est précisément ce jeu qui permet à la raison pratique d'être à la fois contextuelle et révisionniste. Gagnon ne précise pas non plus comment aborder la question de la commensurabilité des biens, difficulté pourtant fondamentale dans ce cadre.

Quant à l'argumentation transcendantale, on voit mal, finalement, la différence entre d'une part le fait de mettre en doute sa réelle utilité pour démontrer dans un sens fort les conditions de cohérence de l'action (comme l'ont fait entre autres Flanagan et Tully), et d'autre part l'affirmation de Gagnon que cette argumentation ne permet pas de conclure à une réalité significative transcendant le sujet et qu'il faut recourir à l'argument ontologique pour démontrer l'idée de l'agent engagé dans un horizon de sens. Si on suit Gagnon, il faut préalablement acquiescer à la notion d'activité, puis se servir de l'argumentation transcendantale « pour démontrer que la conscience qu'a l'agent de l'enjeu de son action est essentielle pour que celle-ci ait lieu ». La thèse de notre engagement dans un monde moralement significatif serait donc liée au fait que cet engagement implique l'activité d'auto-compréhension des sujets. Mais dans ce cas, la critique de Flanagan tient toujours, notamment par rapport au niveau de conscience que cela comporte.

Enfin, un mot sur le travail éditorial. Le texte compte un certain nombre de coquilles et d'erreurs syntaxiques, ainsi qu'en au moins un endroit l'usage du « tu », plutôt inapproprié dans un texte savant. Bien qu'il s'agisse probablement là d'erreurs dues à la publication hâtive d'une thèse, on aurait pu souhaiter une révision éditoriale plus rigoureuse.

GENEVIÈVE NOOTENS  
*Université du Québec à Chicoutimi*